

La vie dans l'Ouest sauvage

Ils vivaient au beau milieu d'une région sauvage, source inépuisable de baies et de gibiers. Les ruisseaux regorgeaient de truites ; les bois étaient peuplés de tétaras et de cerfs. Mais pour certains, particulièrement pour la gent féminine, la forêt pouvait être source de solitude, et la faune source de terreur plutôt que de subsistance. Comme se le rappelle Nelly Patrick. Son père était Corey Ryder, propriétaire de terres acquises par préemption, dans la plaine de Chilliwack, un peu à l'est du Mount Shannon.

« Nous habitons une petite cabane en rondins construite parmi les arbres : des cèdres, des sapins, des pruches et des bouleaux ; plantés tout juste à côté, directement devant les fenêtres. Ma mère trouvait les fenêtres petites, elle a demandé à mon père pourquoi elles étaient si petites. Il lui a répondu : “si les cougars ou les panthères venaient à passer durant mon absence — ou même les ours — ils ne pourraient pas entrer aussi facilement dans la maison que si les fenêtres étaient plus grandes, comme ça tu devrais avoir moins peur.” Les fenêtres étaient donc petites et placées très haut.

Nous étions six à avoir vu le jour dans cette cabane, sans l'aide d'un docteur. Lorsque nous étions petits et que mon père allait à New Westminster — une journée pour se rendre jusqu'au bateau, puis il revenait le lendemain par bateau à vapeur — ma mère restait seule ici, dans les bois, avec ses six jeunes enfants. Ma mère racontait que certains soirs, lorsque mon père était absent, elle pouvait entendre des cris étranges, un peu comme les pleurs d'un bébé. C'était un cougar, tapi dans les bois, pas très loin de notre cabane. De l'autre côté de Hopes Loop se trouvait la ferme des McConnell. Là-bas aussi, je crois, la forêt était aussi dense que n'importe où ailleurs dans la vallée ; elle était extrêmement dense, c'était des terres très difficiles à dégager. Un autre cougar répondait, et on entendait soudain un gémissement — un étrange gémissement se faisait soudainement entendre — puis le cougar, tapi près de notre cabane, criait à son tour. Et pour ma mère, qui était née en Angleterre, ces cris de cougar lui glaçaient le sang, c'était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais entendue. Elle savait, au fond, qu'elle était en sécurité, mais le moindre petit bruit venant de l'extérieur — comme le bruissement des feuilles, ou quelque chose comme ça — suffisait à lui glacer le sang, parce qu'elle avait peur que les cougars essaient d'entrer dans la maison, et qu'ils seraient affamés. »